

A PROPOS DE :

“ MARXISME ET SOCIOLOGIE ”

C'est en quelque sorte une leçon de modestie, que Pierre NAVILLE, membre du Comité politique National du P.S.U., Directeur Scientifique au C.N.R.S., a donné l'autre jour à son auditoire. Face à ceux qui estiment détenir la vérité parce qu'elle seule est révolutionnaire, ou parce qu'elle est scientifique, l'ancien secrétaire particulier de TROTSKY aussi bien habitué aux luttes révolutionnaires, que spécialiste des questions sociologiques, a relativisé tout un ensemble de problèmes en démystifiant les attitudes que l'on prenait généralement à leur égard.

Notre propos vise pour l'essentiel à faire quelques remarques sur les grandes lignes générales sur la Conférence de notre camarade, en essayant de rester le plus près possible de ses conceptions.

INTERPOSITION OU DEPASSEMENT DU MARXISME ?

C'est une question à l'ordre du jour, posée dans de nombreux ouvrages dont les auteurs s'affirment tous marxistes, mais qui pour Pierre NAVILLE apparaît comme un faux dilemme. Le marxisme étant avant tout une théorie de l'action, il semble quelque peu illusoire de vouloir faire une théorie de la théorie marxiste.

La prise comme exemple de deux situations contemporaines peut aider à comprendre combien il est futile d'interpréter le marxisme. La Révolution Cubaine a pris sa source pour l'essentiel, non pas dans l'évolution exacte de la théorie marxiste, mais à la croisée d'influences diverses, libérales, hispaniques, socialistes... Ce n'est qu'au cours de la pratique révolutionnaire qui transforma les données socio-économiques du pays, que les révolutionnaires ont vécu de façon marxiste une réalité, et se sont aperçus que leurs seuls débouchés politiques étaient une société socialiste.

La naissance de la CHINE Populaire, son évolution, sa toute récente révolution culturelle, ne sont pas non plus en relation avec le marxisme conçu comme théorie pure. Il est impossible d'envisager, que les acteurs de ces grandes mutations aient pu à un moment ou à un autre poser la question de savoir si la théorie marxiste provenait ou non de la Philosophie hégélienne.

Dans le même ordre d'idées, il apparaissait à P. NAVILLE, que certains efforts faits de nos jours pour revitaliser le marxisme sur le plan théorique, étaient vains et non fondés. L. ALTHUSSER selon notre camarade, n'apporte que peu de choses aux problèmes posés au marxisme. L'effort d'ALTHUSSER consistant pour l'essentiel à interpréter MARX, on se trouve en face

d'une théorie qui étudie une autre théorie, et par là même à la naissance d'une nouvelle philosophie qui se veut moderne, interprétative des réalités contemporaines. Ce que P.NAVILLE reproche à ALTHUSSER, ce n'est pas tant l'effort intellectuel qu'il accomplit, que la manière dont il le fait. La réflexion sur la théorie marxiste ne doit pas se faire sur les thèses de MARX en général, mais sur la validité de ces thèses au vu de l'évolution de la société industrielle. En d'autres termes, théoriser sur une autre théorie, c'est disserter philosophiquement ; réfléchir sur la valeur d'une théorie en fonction de conditions sociales spécifiques, c'est avoir une attitude marxiste dans la mesure où seule cette attitude peut aider à des transformations politiques, économiques, sociales.

Ce type de rapports entre marxisme et philosophie est dangereux. Il y a en quelque sorte une fossilisation du marxisme parce que la pensée tourne sur elle-même, essaye de trouver en elle-même ses propres justifications. Qu'il s'agisse de J.P. SARTRE, ou de L. ALTHUSSER, il semble selon P. NAVILLE que tous deux partent d'un certain nombre d'à-prioris. SARTRE fonde dans un premier temps une théorie phénoménologique de la conscience puis la relie à une "raison dialectique". ALTHUSSER lui, réfléchit sur la signification de l'ensemble de la pensée de MARX, avance les concepts de "critères de scientificité" et "d'éléments surdéterminateurs" pour les appliquer dans un second temps à la réalité sociale. Ce que NAVILLE critique c'est la perspective des deux temps : il n'y a qu'un temps, celui de la praxis. La pensée ne saurait progresser à partir d'elle-même.

Toute conception analytique, qui est la méthode habituelle de réflexion philosophique, a pour tort essentiel d'isoler des éléments en les retranchant d'une totalité plus large. Il est également injustifié de rechercher des éléments surdéterminateurs, car la complexité de la trame de la vie sociale tend à montrer qu'il y a plutôt des phénomènes d'osmolyse que de surdéterminations.

Ainsi, ce n'est pas une interprétation qui fera sortir le marxisme dans l'ornière dans lequel il est embourbé. C'est un dépassement, si l'on entend par dépassement le fait qu'il se penche sur les réalités concrètes des sociétés modernes et des mutations qui les caractérisent. Dépassement ne signifie pas renoncement ou trahison mais prise en considération sous un angle nouveau. ~

SCHEMA THEORIQUE ET REALITE SOCIALE

Il est bien des marxistes qui portent sur le problème de la révolution culturelle chinoise des jugements sévères ou enthousiastes, aussi peu nuancés les uns que les autres. Pour P.NAVILLE le phénomène est trop complexe pour qu'on puisse en faire une analyse totale : les aspects idéologiques, stratégiques, politiques, sont-ils maîtrisés consciemment par les dirigeants chinois et par les acteurs de cette révolution ? Rien n'est moins sûr pour notre camarade. C'est à ce niveau que se pose le problème des rapports entre une réalité et un schéma d'interprétation. La réalité ne peut-être analysée valablement par un schéma d'interprétation marxiste que si celui-ci ne constitue pas un point de départ. Ce n'est que lorsqu'on est en possession des différents éléments de la réalité, saisis non pas isolément mais dans leurs inter-relations que le schéma peut inter-

venir» Au contraire s'il constitue un à priori, l'analyse de la réalité n'est pas politique mais idéologique, c'est-à-dire le fruit d'une sclérose due à l'intervention d'idées mortes pour analyser une situation vivante et en pleine évolution.

A la suite de l'intervention d'un camarade qui posait le problème de la relation entre théorie et pratique politique, P. NAVILLE devait reprendre cet aspect du problème sous un autre éclairage. Il est admis d'une façon générale, que ce qui caractérise la société capitaliste est l'existence d'éléments antagoniques dont l'ensemble forme la lutte des classes. Le danger qu'a souligné P. NAVILLE à ce sujet est que la réalité que constitue la lutte des classes tendait à devenir un concept vide de tout contenu. Si la lutte des classes existe, elle n'en est pas pour autant réductible à un concept unique sous peine de tomber dans l'idéologie. Peut-on par exemple assimiler les luttes de classes qui se déroulent dans certaines démocraties populaires à celles qui ont lieu en Amérique latine ou en Afrique ? Pour P. NAVILLE il n'y a pas une lutte des classes qui prend sa source et sa signification à l'échelle mondiale, mais des luttes de classes dans des régions géographiquement déterminées, chacune d'entre elles ayant ses caractères propres. Avant que de dire qu'il y a une bourgeoisie mondiale, il vaudrait mieux définir exactement la nature et les limites des bourgeoisies nationales.

Affirmer d'une manière globale l'existence d'une bourgeoisie et d'un prolétariat mondiaux dont les affrontements s'établissent d'une manière identique à l'échelon international, fait perdre de vue l'un des fondements du marxisme. Si le chapitre de Marx sur les classes sociales n'existent pas il n'en reste pas moins que celles-ci sont définies dans le cadre de leur place et rôle dans les rapports de production. En d'autres termes, il est nécessaire de se reporter à la division sociale et technique du travail. Or il est indiscutable que cette division du travail est différente suivant le degré d'évolution des pays considérés. Entre un pays en voie de développement d'Afrique noire, ou à économie essentiellement agraire comme certains d'Amérique Latine, et un pays industriel Ouest européen, il y a des différences telles que le lien entre les situations ne peut s'accomplir qu'au niveau idéologique - il y a lutte des classes mondiales - mais non au niveau politique d'une façon sérieuse : définition des moyens à mettre en place pour instaurer une société socialiste dans un pays donné en fonction des différences composantes.

Lorsque MARX a écrit : "Prolétaires de tous les Pays, unissez-vous", il faisait plus appel à une solidarité de classes, qu'il ne lançait un mot d'ordre stratégique. La véritable unité du prolétariat ne pourra se faire que lorsque les prolétariats nationaux auront fait leur propre révolution. La révolution mondiale ne peut s'effectuer dans un seul et même temps. La stabilité des pays capitalistes tant à prouver, alors que le mouvement ouvrier a du mal à la remettre en question valablement dans les pays industrialisés, que le capitalisme a compris que le stade d'organisation était supérieur à celui de la concurrence anarchique. Prévoir de grandes crises qui secoueront l'économie mondiale, éveilleront le prolétariat et le feront sortir de sa torpeur, tient du romantisme idéologique et non du réalisme poli-

tique. La complexité de tout phénomène social, la stratification des couches, la réduction des inégalités les plus criantes, les formes modernes d'aliénation, sont autant d'éléments qui permettent au capitalisme de se maintenir d'une façon convenable. On est malheureusement obligé de constater plutôt le ralentissement des révolutions, la perte de l'homogénéité du mouvement ouvrier, que la mise en route de la grande révolution mondiale.

QUELQUES PROBLEMES QUE DOIT POSER LE MARXISME

C'était là, la conclusion de P. NAVILLE.

Le marxisme est une donnée historique. A partir des expériences qu'on fait les pays communistes, au vu des luttes qui se mènent un peu partout dans le monde, il semble que trois axes de recherches puissent être définis globalement. Le premier consiste à cerner dans la mesure du possible la fonction des Sciences et des Techniques dans l'activité et le travail humain et leur répercussion sur l'existence des classes sociales. Le second concerne le phénomène de la bureaucratisation tant dans les appareils politiques que syndicaux même dans les pays de démocratie populaire. L'effet catastrophique produit par la bureaucratie stalinienne sur le développement des luttes du mouvement ouvrier et de ses organisations de l'Europe de l'Ouest doit être abordé lucidement. Enfin l'existence permanente de conflits doit être le moyen de poser le problème de la fonction des guerres.

J-L CARDI.



Tribune Etudiante - Caen

Périodique des Etudiants Socialistes Unifiés de Caen

Pages 19 à 22

Non daté. 1966 ?